

vigilance. La couture et la broderie remplissent aussi mes journées, car papa qui, au sujet de l'éducation des femmes, partage les théories de Napoléon Ier, désire me voir initiée à tous les détails du ménage, voire même aux secrets de l'art culinaire que peu de personnes possèdent, quoique toutes en reconnaissent les avantages. Pour appuyer cette dernière assertion, maman me signifie à l'instant de descendre à la cuisine. Le bas-bleu s'efface donc devant le cordon-bleu et l'embrasse affectueusement.

MARGUERITE DESCHAMPS.

AUTOUR DU MONDE

Deux jeunes Canadiens, M. Massue, de St-Aimé, et M. Trudel, fils du Dr Trudel, font en ce moment un voyage autour du monde. Aux différentes étapes de leur course, ces messieurs adressent à leurs amis des lettres dont plusieurs ont déjà été publiées par des journaux de Montréal. Nous avons eu la bonne fortune d'en obtenir une que nous nous empressons de communiquer à nos lecteurs. M. Massue écrit de Calcutta. Après avoir décrit son arrivée dans cette ville, M. Massue continue comme suit :

CALCUTTA, 1er septembre 1881.

Nous passons l'esplanade au milieu de laquelle, adossé au fleuve, s'élève le Fort William, puis arrivons au bureau de Poste, où je trouve une liasse de journaux, mais pas l'ombre d'une lettre. Dix minutes après nous étions à l'hôtel. On nous avait dit qu'à Calcutta et dans toute l'Inde, il était d'usage d'avoir un *boy* à son service, et c'est avec empressement, après notre installation, que nous en engageâmes chacun un pour la somme de 15 roupies par mois, soit $\frac{1}{2}$ roupie par jour. Nous envoyons nos *boys* chercher nos bagages à bord du *Tibre*. A $8\frac{1}{2}$ heures nous descendons prendre le diner. C'est l'heure convenable à Calcutta.

Dans une vaste salle éclairée au gaz, autour d'une table servie avec un grand luxe de vaisselle, se tiennent près de nous une foule de serviteurs, vêtus de longues robes blanches et coiffés également d'un turban blanc, aplati sur les bords et relevés par une bande de couleur éclatante, uniforme de la maison. En outre, chaque convive a pour le servir spécialement son propre *boy*, qui se tient gravement, derrière son fauteuil, les bras croisés, épiaut les moindres signes de son maître, prêt à lui verser à boire et à lui apporter les plats qu'il désire, etc.

La glace, qui arrive des Etats-Unis, est servie à profusion dans de grands verres de forme évasée. Les assiettes que l'on vous sert sont à double fond et remplies d'eau chaude à l'intérieur, qui est, dit-on, nécessaire pour balancer l'influence réfrigérante du *puuka*. On fait une grande consommation de *soda water* et de limonade, dont les détonations pacifiques retentissent à chaque instant.

Après le diner, nous allons faire une marche. Pendant ce temps, nos *boys* préparaient nos lits, qui ne leur donnent pas grand travail, car ils se composent d'un seul drap étendu sur un matelas, fait dur et mince comme une galette, le tout reposant sur un cadre en rotin, isolé au milieu de la chambre et couvert d'une enveloppe de mousseline, protection indispensable contre les moustiques dont tout le pays est infesté.

Grâce au *puuka*, j'ai pu dormir quelques heures.

4 septembre.

Aujourd'hui, dimanche, nous allâmes à la messe de 8 heures. Le dimanche tout est fermé à Calcutta, sauf les baraques hindoues qui restent ouvertes toute l'année.

Le véhicule de l'Inde se nomme *gurry*. C'est une petite voiture couverte dans laquelle deux personnes peuvent aisément se faire face, offrant une certaine ressemblance avec une boîte longue et étroite; elle est munie sur les quatre côtés de stores découpés (sortes de jalousies), permettant à l'air de circuler. Le taux de ces voitures est excessivement bon marché : douze aunas pour la première heure et quatre aunas chaque heure suivante, ce qui fait deux roupies pour cinq heures et trois roupies pour la journée (c'est-à-dire un peu plus d'une piastre.)

Ayant vu les beaux quartiers construits à l'européenne, nous allâmes au *Stroud* ou quai de l'*Houghy*. Là règne une animation incroyable; mais ce qu'il y a de plus intéressant pour nous, c'est cette multitude de chariots de bambou trainés par des bœufs, ces milliers d'hommes au teint bronzé, au corps nu, tout ruisselant de sueur, s'agitant au milieu d'une poussière épaisse et portant sur leur tête de lourds ballots destinés au chargement des navires qui couvrent le fleuve à perte de vue. Non loin de là est un pont de bateaux d'un aspect grandiose hardiment jeté sur l'*Houghy*. Il réunit la capitale à l'important faubourg de Howsah, peuplé de cent mille habitants, qui s'élève en face de Calcutta, sur la rive droite du fleuve. Au-delà du pont le

fleuve est encombré de grandes barques indigènes couvertes en bambou, et abritant de nombreuses familles qui y passent la majeure partie de leur vie. Plus loin se trouve un *ghaut* (large escalier aboutissant au fleuve), où une multitude de gens de tout sexe et de tout âge se livrent gravement et silencieusement aux ablutions prescrites par la religion hindoue, sans se préoccuper nullement des passants qui, du reste, ne les regardent point.

Les hommes entrent dans le fleuve, sans autre vêtement que l'indispensable langouti. Quand ils ont de l'eau jusqu'à la ceinture, ils se lavent avec soin toutes les parties du corps, se rinçant la bouche à plusieurs reprises et frottant énergiquement leurs membres. Puis il font deux pas en avant, se plongeant deux ou trois fois la tête et regagnent le rivage où leur toilette est bientôt faite. Les femmes procèdent à peu près de la même manière que les hommes. Une fois dans l'eau, elles se débarrassent de leurs vêtements, les jeunes se couvrent la poitrine, mais les vieilles n'en prennent aucun souci.

Près de là se trouve le *Ninitollah burning ghaut*, où les Hindous viennent brûler leurs morts. Au moment où nous y pénétrons, cinq bûchers, à divers degrés de combustion, sont en train d'accomplir leur œuvre sinistre. On apporte le corps d'un pauvre diable, dont la mort doit être récente, car il n'a pas encore la rigidité cadavérique. Quelques morceaux de bois sec sont alignés sur le sol, au-dessus d'une petite excavation à moitié pleine de cendres encore chaudes.

Le corps est placé sur le dos, les jambes repliés sous les cuisses de façon que les genoux et une partie de la tête dépassent les bûches, qui n'ont pas plus de trois pieds de longueur. On ajoute encore quelques morceaux de bois par-dessus et on met le feu au bûcher qui flambe aussitôt. Aucune cérémonie religieuse, si ce n'est quelques gouttes d'eau versées sur les yeux du cadavre. Les parents et amis n'assistent pas à la combustion. Ce sont des *parias* qui remplissent cette lugubre besogne. Le bois étant cher à Calcutta, il arrive souvent que de pauvres gens n'ont pas de quoi se procurer le combustible nécessaire. Alors le fleuve est là et, sans plus de façon, le cadavre sera confié à ses eaux sacrées. Remontant l'*Houghy* avec le *Tibre*, nous en avons vu passer quatre affreusement décomposés.

Le *New Circular-Canal* est bordé d'un large boulevard qui fait tout le tour de la ville noire. Arrivés à son extrémité nord, nous rentrons à Calcutta par Boughbazai, Sham-bazai et l'interminable rue Chiptore, qui traverse l'immense cité dans toute sa longueur.

Rien ne peut donner une idée de la cohue bariolée qui s'y presse sans relâche et de la diversité des petits métiers qui s'exercent en plein air. Voici des boutiques de poteries; plus loin ce sont des tourneurs en cuivre, des fabricants de *houkas*, pipes en liennes formées d'une seule noix de coco, percée de deux trous, auxquels on adapte des tubes en bambou, et mille autres industries toutes fort intéressantes pour l'étranger.

Nous ne pouvons qu'entrevoir les femmes de castes, qui, ne sortant jamais de leur demeure, viennent prendre l'air au balcon des étages ou sur les terrasses des étages supérieurs. Elles sont chargées de bijoux et vêtues d'étoffes de couleurs tranchées, soie brodée d'or et tissu transparent.

Les fils du Céleste Empire sont peu nombreux dans l'Inde, où l'extrême bon marché de la main-d'œuvre leur interdit toute concurrence avec les ouvriers indigènes. Presque tous sont cordonniers.

Nous avons visité à pied le charmant parc connu sous le nom d'*Eden Garden*.

L'eau y circule partout avec abondance, formant partout avec le palmier, les grands arbres et les arbustes en fleur de ravissants paysages. Sur les bords d'un petit lac s'élève une pagode birmane en bois sculpté, ornée de statues colossales en marbre blanc. Une inscription nous dit qu'elle fut transportée de Rangoun et reconstruite ici, telle qu'elle existait là-bas.

A six heures, tous les jours (dimanche excepté), la musique des cipayes se fait entendre, et c'est de six à sept que de somptueux équipages sillonnent le parc en tous sens et viennent s'arrêter en face de la musique.

Des milliers de corbeaux volent avec un bruit assourdissant. Ces oiseaux sont fort utiles au point de vue de l'assainissement de la cité.

Le 12 après midi nous visitons le jardin zoologique, qui est fort intéressant et largement distribué. Il y a remarque de fort beaux tigres et des rhinocéros monstrueux. Mais ce qui frappe le plus, c'est un couple de grands orangs-outangs qui, satisfaits probablement de leur installation confortable, ne cherchent pas à abuser de la demi-liberté qui leur est laissée.

Je me rendis au marché, qui est tout près de notre logis. Cette construction, de style mauresque, renferme plusieurs halles, vastes, proprement tenues et bien aérées, un jardin en occupe la partie centrale.

Je continue ma promenade dans le beau quartier de Chowurighur où s'élèvent, à perte de vue, au milieu de beaux jardins, une foule de somptueuses habitations ornées de colonnades, véritables palais en style grec-romain. Il est vrai que toutes ces merveilles ne sont

que des briques revêtues de stuc, et qu'après la saison des pluies, il faut chaque année en renouveler la peinture.

Je visite ensuite le fort William; on peut y pénétrer même en voiture et sans permission. Dans son enceinte s'élève tout une ville, avec des montagnes de bombes, de boulets et des milliers de canons alignés le long des rues. C'est vraiment intéressant.

LES INDES

Ce nom d'Indes Orientales fut donné vulgairement à l'ensemble des deux grandes péninsules de l'Asie méridionale qui sont séparées par le Gange, et qui sont dites l'Inde Cingangétique et l'Inde Transgangétique. La population, d'après le dernier recensement, dépassait 250,000,000 d'habitants. On désigne la côte sud-ouest de la presqu'île sous le nom de Côte Malabar, la côte de sud-est sous celui de Coromandel.

Les monts Hima'aya, qui bornent au nord l'Hindoustan, étendent dans ce pays de nombreuses ramifications. Les fleuves les plus remarquables sont le Gange et le Sind (Indus), grossis chacun par une multitude d'affluents.

Le climat varie selon la hauteur à laquelle on s'élève; mais dès qu'on n'est plus sur les montagnes, il est généralement très chaud. On ne connaît aux Indes que deux saisons, la sèche et la pluvieuse. L'air est généralement sain; mais il survient fréquemment des épidémies meurtrières, surtout le choléra. Le sol est d'une fertilité incomparable en graines; fruits, riz, canne à sucre, coton, etc. On trouve des forêts remplies d'arbres précieux, sandal, cocotier, manguiier, gommier, des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, etc. Les diamants du Bengale, de Golconde sont les plus beaux de l'Univers. Une foule d'oiseaux au riche plumage peuplent les forêts. Les animaux funestes fourmillent dans l'Inde: scorpions, serpents venimeux, lions, hyènes, panthères, les tigres qui sont les plus beaux de l'Asie. Les habitants appartiennent à des races différentes. Outre les Hindous, qui sont les indigènes, on trouve chez eux des Malais, des Mogols, des Arabes et des Turcs; enfin, depuis le dernier siècle, un grand nombre d'Européens, surtout d'Anglais.

Les Hindous, qui forment la majorité, sont très doux et peu propres à la guerre; ils sont polygames, vivent presque exclusivement de céréales et s'abstiennent en général de tout ce qui a vie; ils vénèrent entr'autres animaux le bœuf et l'éléphant. Leur principale industrie consiste dans certains tissus d'une perfection remarquable: châles de cachemire et mousselines de Dakka.

Chacune des races qui habitent l'Hindoustan a sa religion propre. Les Hindous suivent les uns le Brahmanisme, les autres le Bouddhisme.

Brahmanisme.—Le Brahmanisme est une religion d'une très haute antiquité, et qui règne dans tout l'Hindoustan. Elle reconnaît un Être souverain, Brahma ou Para-Brahma, qui reste éternellement immobile, n'agissant que par l'intermédiaire de Brahma, Vichnou et Civa, triple manifestation de son Être, espèce de trinité (trimourte) qui ne forme elle-même qu'un seul Dieu. Brahma est la puissance, le créateur, la matière; il représente le passé, l'œuvre accompli une première fois, et a pour emblème le soleil.

Vichnou est la sagesse, le conservateur, l'espace; c'est le présent, l'eau est son emblème. Siva est le principe destructeur, il représente aussi le temps, l'avenir et la justice vengeresse: il a pour emblème le feu. Ces trois dieux exercent leur pouvoir par le secours d'une infinité de dieux subalternes. Les sectateurs de Brahma croient à l'immortalité de l'âme, à la métempsycose; ils doivent se purifier par des ablutions, des abstinences et une foule d'autres pratiques.

Ils sont partagés en quatre castes: 1o les Brahmanes, qui sont les savants et les prêtres et d'où sont tirés tous les fonctionnaires publics; 2o les Chattryasou, guerriers d'où sont issus les radjas; 3o les Waishias, commerçants, agriculteurs, qui sont aussi connus sous le nom de Bamans; 4o enfin les Soudras, qui sont les artisans ouvriers. Les traditions indiennes expliquent aussi l'origine de ces castes: Para Brama, disent-elles, eût quatre fils. Brahma, qui fut créé de sa bouche, Chattrya, Waishia et Soutra, qui sortirent de ses bras, de ses cuisses et de ses pieds; chacun de ses fils donna naissance à l'une des castes indiennes.

Au dessous d'elles sont les Parias, infortunés dont les Hindous fuient le contact comme celui d'un animal immonde; cette dernière classe se compose de tous ceux qui ont perdu leur caste.

A la fête de *Djagrenauth*, le char du dieu écrase sous ses roues pesantes une foule de victimes qui se précipitent au-devant de cette mort dont ils attendent une éternelle félicité; d'autres fanatiques se réunissent dans les pagodes pour se soumettre à des tortures volontaires. Les ablutions dans les fleuves sacrés tels que le Gange, les pèlerinages aux lieux saints, sont une partie principale du culte.

Le Brahmanisme compte environ 100,000,000 de sectateurs; le Bouddhisme en est sorti.

On parle plus de vingt langues dans l'Hindoustan;